

François Curlet & Peanuts

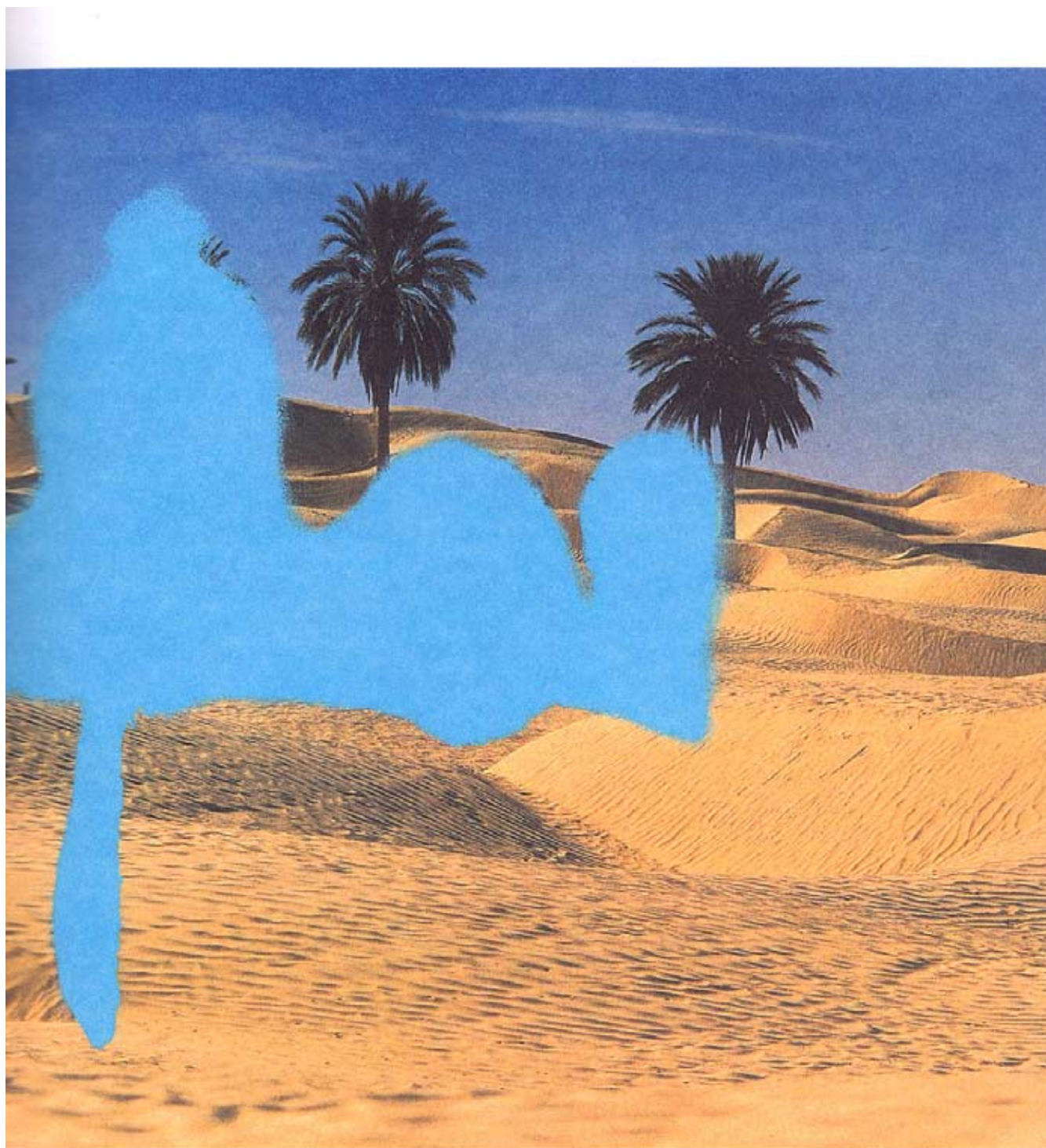
Texte de
Rebecca
Lamarche-
Vadel

« COMMANDO » EST LE NOM QUI FUT DONNÉ À UN PIGEON HORS DU COMMUN, aujourd'hui entré dans la légende. L'oiseau servit dans les forces armées britanniques durant la Seconde Guerre mondiale et eut pour mission de délivrer à qui de droit des renseignements secrets de haute importance, de part et d'autre de la Manche. Les communications radio, devenues trop dangereuses car interceptées trop facilement par l'ennemi, Commando devint un messenger héroïque, volant par-dessus les flots, une petite boîte attachée à la patte contenant les informations confidentielles à transmettre à la Résistance française. Moins d'un pigeon sur huit put mener à bien sa mission, la majeure partie d'entre eux tombant sous les coups des tireurs d'élite ou dans les griffes des faucons utilisés par les troupes allemandes surveillant leur arrivée sur les côtes françaises, alors que l'autre partie périssait du mauvais temps, de l'épuisement, ou en victimes malheureuses d'oiseaux de proie sauvages.

François
Curlet &
Peanuts

DITS 21 PAGE 68





[fig.1] François Curlet, *Mirage*, pochoir sur carte postale A5, 20,5 x 15 cm, 2008. Courtesy François Curlet et galerie Micheline Szwajcer, Anvers.
© SABAM Belgium 2016.

Charles Monroe Schulz, dit « Schulz » (1922-2000) est un auteur et illustrateur américain. Il publie le comic strip *Peanuts* pour la première fois en 1950 et jusqu'à sa mort en 2000. En 1946, il commence à travailler dans l'édition et réalise le graphisme de bandes dessinées religieuses. L'année suivante, il est engagé comme professeur dans son ancienne école de dessin. Il commence alors à dessiner *Li'l Folks* pour un journal de Saint Paul (État du Minnesota). En 1948, Schulz vend ses premiers dessins humoristiques au *Saturday Evening Post* et, en 1950, l'United Feature Syndicate lui propose d'acheter *Li'l Folks* et de le faire publier dans sept quotidiens nationaux. En 1952 paraît le premier recueil des strips des *Peanuts*, également appelés *Snoopy et les Peanuts* ou tout simplement... *Snoopy*. La National Cartoonists Society décerne à Schulz le prestigieux Reuben Award en 1955 tandis que l'Université Yale le nomme « dessinateur de l'année 1958 ». En 1962, la National Cartoonists Society fait des *Peanuts* le meilleur strip humoristique de l'année, et, en 1964, Schulz reçoit un second Reuben. La bande dessinée cesse de paraître au début de l'année 2000.

Commando fut employé par le National Pigeon Service britannique de 1939 à 1945, et le nom de code sous lequel l'animal effectua sa croisade fut *N.U.R.P38.EGU.242*. Cet Arnold Schwarzenegger des columbidés reçut au terme de son service la médaille Dickin pour récompenser sa bravoure lors de trois missions particulièrement périlleuses, menées en 1942 – il s'agit là de la plus grande récompense militaire britannique décernée aux animaux pour honorer leur action en temps de guerre ; elle fut également attribuée à un certain nombre de ses congénères.¹ Il va sans dire que Commando peut être considéré comme un digne représentant des vertus de l'honneur, du dévouement, d'une complaisante et brave servitude qui auront d'ailleurs été récompensées sans ménagement – il est devenu l'image du héros, échappant aux balles, prompt à sauver l'humanité de ses déboires, et surtout investi d'une mission dont il s'est fait le valeureux exécutant.

De l'autre côté du règne animal, voire aux antipodes de ce modèle, loin des missions héroïques menées avec dextérité par Commando au gré des velléités belliqueuses de ses contemporains, se trouve Snoopy, un chien qui, allongé sur sa niche, médite imperturbablement sur l'existence, le visage tourné vers le ciel.² Snoopy est apparu pour la première fois le 4 octobre 1950 dans cette posture, sous la plume du désormais légendaire auteur américain Charles M. Schulz, et il fut incarné dans les pages du comic strip *Peanuts* jusqu'en 2000, année de la mort de l'auteur. Personnage central de cette revue avec Charlie Brown, ce chien dont le comportement devient de plus en plus humain à mesure de l'évolution du récit se met progressivement à marcher sur deux pattes, à penser, parler et philosopher – et parvient ainsi à gagner avec la bipédie ce qu'il perd de cerveau reptilien – à l'image de l'homo sapiens. Son maître Charlie Brown est celui qui souffre ; il est pour son auteur la caricature d'une personne normale. La plupart d'entre nous étant plus familiers de la défaite que de la victoire, Schulz s'emploie plus volontiers à montrer cette faillite, plus drôle à contempler et à commenter que la gloire.

Le paysage mental dessiné par Schulz pendant cinquante ans d'écriture de la revue *Peanuts* est celui d'une microsociété où chaque personnage devient l'incarnation d'un parcours, d'un travers social, et où tous portent les stigmates d'une condition à laquelle ils semblent ne pouvoir échapper. L'œil de Schulz y est railleur, qui construit un panorama dystopique de la « loose », qui s'amuse de

l'humain et en fait son objet de recherche. Snoopy, Charlie Brown et les autres sont condamnés à se perdre dans le quiz de l'existence.³

Dans *Peanuts*, même les adultes ont été mis au placard. Les personnages tentent de comprendre le monde dans lequel ils sont plongés, ces tentatives se soldant irrémédiablement par l'impossibilité d'y trouver une réponse satisfaisante. Dieu a déserté le monde des *Peanuts* et chaque personnage devient absolument responsable – et donc victime – de son sort, tournant en rond dans un biotope aux contours fermement délimités. Poussé à l'action, chacun doit s'engager dans son existence, prendre en main le cours de sa vie. Dans son essai de 1946, Sartre s'explique sur l'existentialisme, et l'un des aspects majeurs de sa théorie est qu'ultimement, puisqu'il n'existe aucun Dieu, notre existence se déroule dans une succession de libres choix qui ne sont jamais entièrement justifiables. *Peanuts* déroule ainsi dans une vision proche de celle du philosophe un univers en vase clos où le sens tourne court, mais où chacun s'évertue à faire tenir les signes, jouant le rôle qui lui est dévolu. Y apparaissent les comportements humains singés par chacun des personnages, oscillant entre humour et tragédie. Sans Dieu pour autorité suprême, ce que les hommes peuvent produire est absurde et sans finalité, d'où la possible échappatoire que constitue l'oisiveté, une forme de résignation dynamique. Elle constitue ce moment d'abandon où l'on accepte de se suffire, de faire le deuil de la sortie de soi, pour activer et émanciper les territoires intérieurs, et suivre ainsi le fil de l'existence – en observateur réceptif du temps qui s'écoule. Il s'agit de se retirer de l'utopie du progrès et de l'avancée inéluctable des choses, de se livrer à une résistance en forme de sit-in – de retirer son corps et son esprit de la grande machine productiviste. Ainsi Snoopy, qui lit *Guerre et paix* au rythme d'un mot par jour, décide de dormir sur le toit de sa niche par tous les temps, qu'il pleuve, neige ou vente. Il s'oppose au confort domestique pour devenir l'observateur passif du dehors, laissant derrière lui la possibilité de l'enfermement, de la sédentarité, et vivant aussi paisiblement que possible au rythme du cycle circadien.

Comment organisons-nous notre existence, à quelles formes d'aliénations plus ou moins volontaires nous soumettons-nous ? Comment l'humain conditionne-t-il son passage terrestre ? Vagabond global, projectile dont la curiosité se trouve, comme chez Schulz, particulièrement

François Curlet (né en 1967, à Paris) vit et travaille à Piacé et à Paris. Actif depuis une vingtaine d'années, il est un artiste contemporain dont l'œuvre tout comme la démarche défient toute analyse et toute prise. Utilisant les éléments du réel – télévision, outils de communication, stratégies économiques, publicitaires et médiatiques –, François Curlet réalise un grand mix des principales sources d'inspiration des artistes contemporains : Dada, art conceptuel, art minimal, situationnisme, Pop Art sont mis à contribution pour donner à voir le monde autrement. Il a bénéficié de nombreuses expositions personnelles en France et en Europe (Palais de Tokyo, Le Plateau/Frac Île-de-France, Crac, Sète), ses œuvres seront prochainement exposées en Belgique au MuHKA, Anvers et Bozar, Bruxelles. Elles font également partie de prestigieuses collections publiques en France et en Europe telles que celles du Centre Pompidou, Tate Modern, Grand-Hornu, Van Abbe Museum...

aiguillée par la « comédie du réel », François Curlet trouve chez les personnages de *Peanuts* l'incarnation de ses recherches, quasi anthropologiques. Les objets et les images produits par l'humain sont pour l'artiste des projections, des réceptacles de nos labyrinthes mentaux, ils fixent des besoins parfois pathologiques de nous représenter – ils sont des éléments « radioactifs », car chargés de nos fantasmes. Depuis la fin des années 1980, l'artiste assemble ainsi un corpus d'œuvres où le monde est passé au scanner. Curlet s'émeut de tous les signes qui nous entourent, de la publicité au slogan, du serial killer à l'industrie, du trivial à l'existential, tous ces éléments faisant partie d'un même paysage, celui de l'homo sapiens sapiens. « J'essaie de voir les objets et les pensées comme s'ils avaient une forme d'aura. Les objets transforment les utilisateurs, mais ce sont les utilisateurs qui y injectent leur propre affection, ou leurs propres projections. J'ai une vision assez *cartoon* du réel. Je suis intéressé dès qu'il y a contact, dès qu'il y a signe, dès qu'il y a rencontre, dès qu'il y a grimace, dès qu'il y a parole, dès qu'il y a copie, dès qu'il y a envie, bref : dès que la comédie du réel se met en place... »⁴ Dans ce panthéon des objets de François Curlet, la revue *Peanuts* tient une place particulière, l'artiste se revendiquant directement de la filiation de cet humour teinté d'acide, qui observe les hommes avec un rire cynique. Henri Bergson disait du rire qu'il est une punition de la société à l'encontre de ceux qu'elle considère comme déviants⁵ ; chez Schulz comme chez Curlet, la déviance est fièrement représentée, à des degrés divers, par chacun – nous en sommes tous contaminés. Le rire constitue chez eux la dernière arme à munitions disponible pour lutter contre l'implacable, la futilité et la gloire de notre condition humaine. Tant qu'à être profondément inutile, autant l'être avec panache, et considérer que le rire est finalement la dernière volupté de l'oisiveté, le signe chantant d'un monde intérieur.

Dans le monde de *Peanuts* dessiné par Schulz, pour tout vainqueur, il faut également un perdant, si ce n'est vingt, voire des milliers de perdants. Les personnages y sont très loin d'incarner l'héroïsme ; c'est plutôt l'ennui plombant de l'existence qui devient dans ce comic strip un paysage permanent, un ennui cependant créatif et fertile. Snoopy incarne la solitude ressentie au sein du corps social ; partant du constat que personne ne le percevra jamais tel qu'il est (soit beaucoup plus qu'un chien), il s'agit pour lui de construire son propre monde autour de fantasmes.

de créer de toutes pièces la personne qu'il souhaite être, en l'incarnant autant que possible. Snoopy, Charlie Brown et consorts représentent en quelque sorte les icônes de la seconde moitié du 20^e siècle qui remplacent l'autorité divine disparue; chacun d'eux devient sa propre suffisance, sa propre limite, son propre tout.

Dans le sillage d'artistes tels qu'Erik Satie, George Brecht, Jef Geys, John Knight, et dans la lignée du film *Mon oncle d'Amérique* (1979) d'Alain Resnais, François Curlet dessine un univers où l'on scanne les protocoles sociaux – comme Schulz dépeint les fragilités de l'être. Commando le pigeon, pour tout le courage qu'il incarne, appartient à l'armée des vainqueurs et de l'exception, quand Snoopy et Charlie Brown s'insèrent tout entiers dans le tsunami de l'existence et de sa potentielle faillite. À la manière d'un Jérôme Bosch⁶ ou d'un Brueghel l'Ancien⁷, François Curlet dépeint les sacrilèges, les « péchés » de l'humain ; aux héros, il préfère les caricatures, si exceptionnellement incarnées par les êtres dans la comédie humaine et dans la béatitude de n'être pas grand-chose.

REBECCA LAMARCHE-VADEL est curateur au Palais de Tokyo de Paris depuis 2012. En 2013, elle fut commissaire de l'exposition *Fugu* de François Curlet et organisa en 2015 *Le Bord des mondes*, une exposition inspirée par la question de Marcel Duchamp "Peut-on faire des œuvres qui ne soient pas 'd'art' ?"

1. Voir à ce sujet l'article de George Pendle, « Inventory/Good Boy, Honoring animal bravery », in : *Cabinet Magazine*, n°57, Printemps 2015.

2. Planche de Peanuts, Learn from yesterday. Live for today. Look to tomorrow. Rest this afternoon. [fig.3]

3. Voir l'œuvre de François Curlet, *Shopping is the White Noise of Choice*, 2015. [fig.2]

4. Extrait d'un entretien entre François Curlet et Rebecca Lamarche-Vadel, 2013.

5. Voir l'ouvrage d'Henri Bergson, *Le Rire : essai sur la signification du comique*, Paris, Flammarion, 2013.

6. Jérôme Bosch, *La Nef des fous*, vers 1450-1516.

7. Brueghel l'Ancien, *Les Mendiants*, 1568.

[fig. 2] François Curlet, *Shopping is the White Noise of Choice*, impression sur carton, badge, 94 x 74 x 2,5 cm, 2015. Courtesy François Curlet et Air de Paris, Paris. Photo : Marc Domage.
© SABAM Belgium 2016.



[fig.3] Charles Schulz, *Peanuts*, planche de bande dessinée. © D.R.



Shopping is the White Noise of Choice de François Curlet réunit les personnages du comics *Peanuts* (Charlie Brown et Snoopy) représentés en plein repos heureux et manifestant une invitation à l'oisiveté et à la paresse à travers l'inscription de ce dicton sur le badge accroché à leur chemise !

[fig.4] François Curlet, *Charlie's Flag*, tricot de laine, baton de bambou, 170 x 136 cm, 2005.
Courtesy François Curlet et galerie Micheline Szwajcer, Anvers. © SABAM Belgium 2016.



[fig.5] François Curlet, *Charlie Brown*, bois, carton, feutre, cacahuètes, 72 x 44 x 31 cm, 2000.
 Courtesy François Curlet et Air de Paris, Paris.
 © SABAM Belgium 2016.



Lorsque François Curlet entend l'annonce de la fin de la revue *Peanuts*, suite à la disparition de son auteur en 2000, il pense immédiatement au chômage technique dans lequel se retrouvent les personnages. Lui vient l'idée d'un nouvel emploi pour *Charlie Brown* : vendeur de cacahuètes. Il acquiert un stand auprès de l'un des vendeurs d'ores et déjà dévolus au métier dans le métro. *"Le jour où j'ai appris, la question du chômage m'a obsédé toute la journée (...). Cette information médiatisée, qui était devenue une réalité collective, ne pouvait simplement pas s'éteindre avec la disparition de l'auteur. Il m'a donc semblé logique que l'imagination collective vienne en aide aux personnages de Peanuts."* (Conversation entre François Curlet et David G. Torres, in : *Spezialität*. Paris, Beaux-Arts de Paris - les Éditions ; Villeurbanne, Institut d'art contemporain ; Paris, Frac Île-de-France - Le Plateau, 2008.)